

N° 48 JANVIER 71

3F SUISSE 3 F

BELGIQUE 35 F

MENSUEL

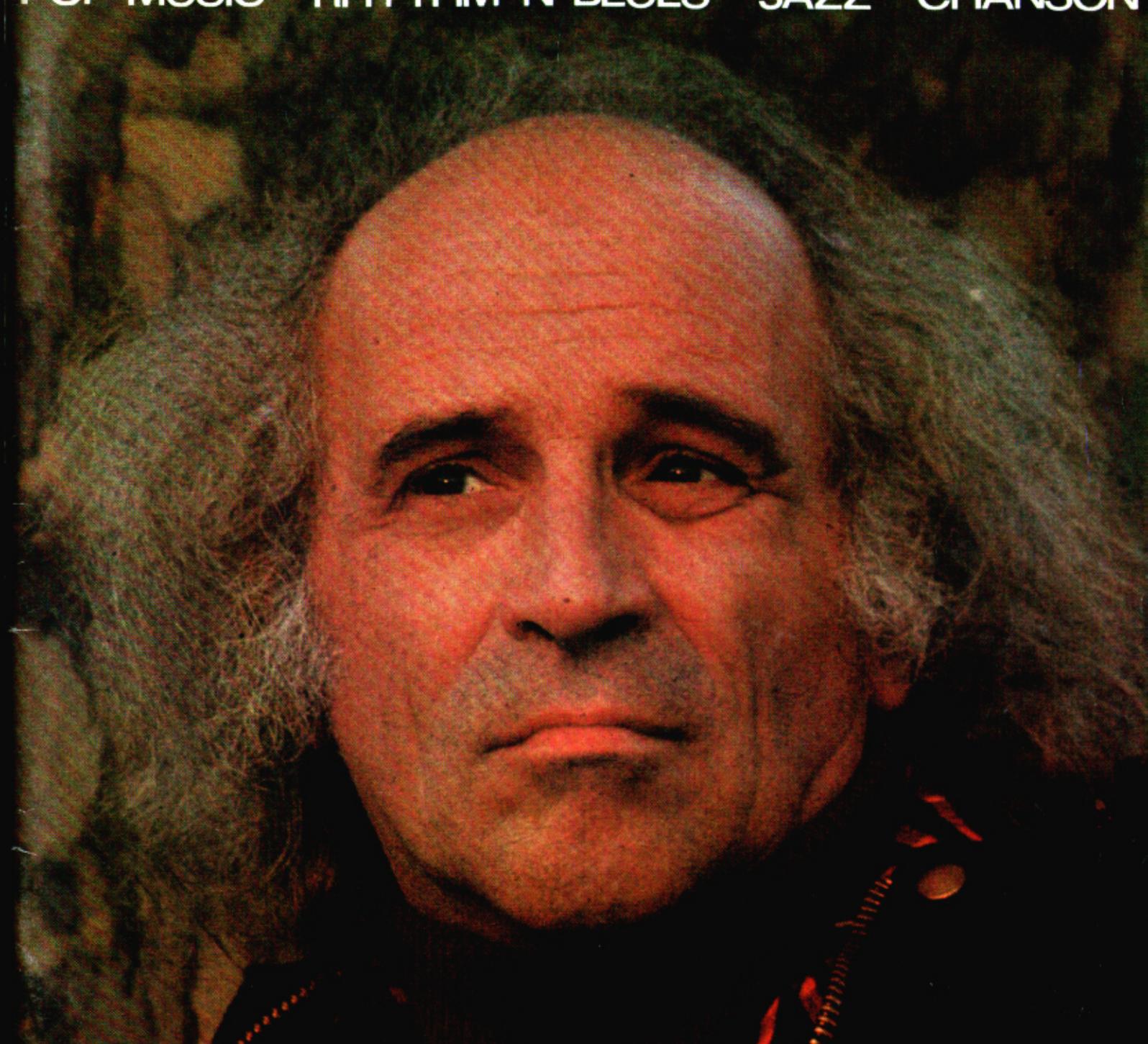
rock & folk

POP MUSIC

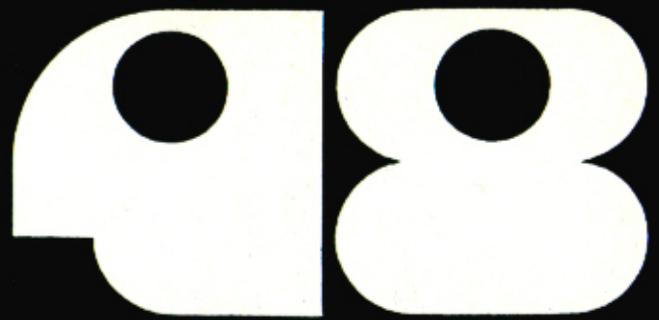
RHYTHM 'N' BLUES

JAZZ

CHANSON



LA POP EN FRANCE



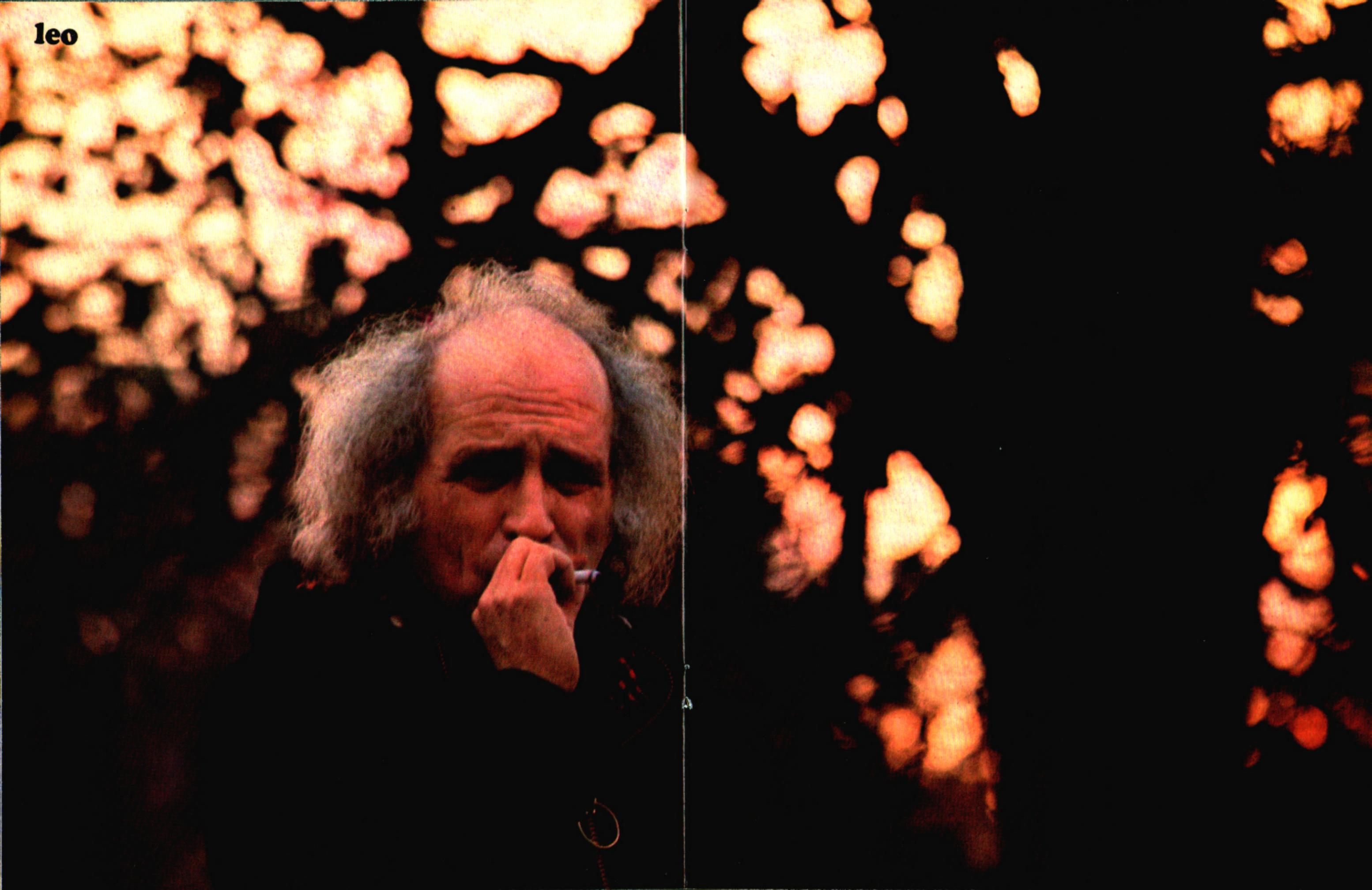
SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Léo Ferré	1		Jean-Pierre Leloir
R & F Actualités	5		
Aphrodite's Child	5	Lucien Nicolas	FOAM - John Frost
	7		Lionel
Brigitte Fontaine	9	Jacques Vassal	
Delaney & Bonnie	11	F.-R. Cristiani	Atco
Albert Ayler	13	Paul Alessandrini	Jean-Pierre Leloir
Rouen	13	Gérard Conte	X
Triangle	15	Jacques Chabiron	X
Cinéma	17	François Jouffa	X
Underground	19	Paul Alessandrini	Lionel
Golf Drouot	19	Jacques Chabiron	Roger Habert
Théâtre	21	Stéphane Chant	Gilbert Nencioli
Frank Zappa	23	Paul Alessandrini	Jean-Pierre Leloir
Courrier	27		Gilbert Nencioli
Neil Young	33	Geoffrey Cannon	
Captain Beefheart	34	Paul Alessandrini	Jean-Pierre Leloir
Sigma 6	37	Françoise Séloron Philippe Paringaux	François Massal
Muddy Waters	42	Jacques Chabiron	Jean-Pierre Leloir
Indiens et gringos	46	François Jouffa	Sylvie Roman
Donovan	50	Jacques Vassal	Jean-Pierre Leloir
Leo Ferré	54	Philippe Paringaux	Jean-Pierre Leloir
Grateful Dead	58	Philippe Garnier	58 et 59 : Christian Rose ; 60 : Jean-Pierre Leloir
La pop en France	61	Philippe Kœchlin	61 : Gilbert Nencioli ; 62 à 65 : Jean-Pierre Leloir
Musique brésilienne	66	Gerald Merceron	Jean-Pierre Leloir
Disques hors étoiles	68 69		Jean-Pierre Leloir, Horace
Presse Livres	93	Paul Alessandrini	
Télégrammes	95	Jacques Chabiron	Jean-Paul Amic

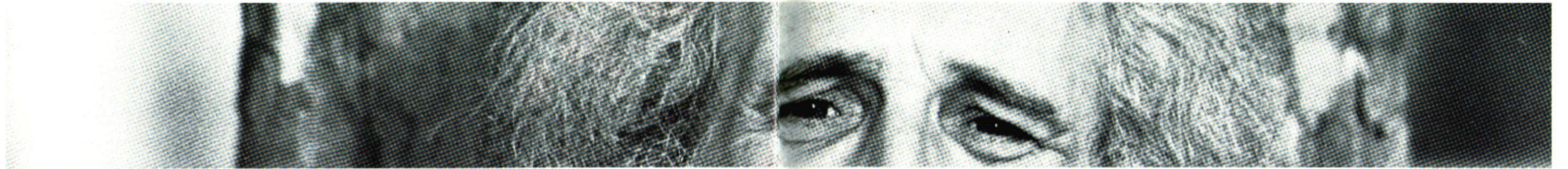
Éditions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9^e. Tél. : 874-44-82 et 71-37. Revue mensuelle. Numéro 48, janvier 1971. Abonnements : France et zone franc, 1 an (12 numéros) : 30 F. Étranger, 1 an : 40 F français. Voir bulletin d'abonnement page 27.

Directeur : Robert Baudalet. Rédacteur en chef : Philippe Kœchlin. Secrétaire général : Jean Tronhot. Comité de rédaction : Philippe Adler et Jean-Pierre Leloir (photo). Secrétaire de rédaction : Philippe Paringaux. Publicité : Rachel Belma.

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays. Copyright by Éditions du Kiosque 1970. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. Ce numéro a été tiré à 86.000 exemplaires.

leo





Nuit après nuit, il vide son sac, règle ses comptes. Silhouette sombre immobile dans la lumière, parfois son poing se lève, un vieux poing noueux et solide, et se balance menaçant dans un flot d'anathèmes. Sa bouche s'ouvre, noire au milieu des cheveux blancs, pour éructer d'un jet mille images passionnées qui se bousculent pêle-mêle, haine et amour, tendresse et fureur, beaucoup d'amer-tume et bien peu d'espoir. Le charme ou la pudeur ne sont plus de mise. Il se livre, se montre nu, tout nu, exhibe ses plaies à vif et les colle sous le nez de son public pour bien lui montrer qu'elles ne sont pas seulement siennes, qu'il n'est pas un « artiste » en train de faire son numéro d'amuseur mais un type ordinaire qui se sert de sa grande gueule pour essayer de dénoncer, de prévenir, d'avertir. Ça secoue dur, mais pour combien de temps ? Peu importe, il recommencera demain, et puis après-demain, ici et là, Don Quichotte et Sysiphe à la fois, son pianiste aveugle derrière lui égrenant quelques notes perdues dans le flot irrésistible des mots qui giclent et frappent juste. Léo Ferré tonne contre toutes les conneries, celles des exploités ou celle des exploités, contre toutes les démissions, contre toutes les injustices, s'enflammant même pour des causes qui ne sont pas siennes parce que la mort d'une liberté, quelle qu'elle soit, ne peut le laisser indifférent. Une telle attitude venant d'un personnage aussi entier dérange forcément beaucoup de gens, de tous les bords, et l'homme a appris à connaître le mécanisme de tous les coups en vache et la saveur de toutes les calomnies. Il ne s'en étonne pas, trop conscient de ce que parmi la somme innombrable d'injustices qu'il dénonce, il fallait bien qu'une petite part lui fût réservée. Et il continue à balancer ses pavés-poèmes avec une belle vigueur. Personne d'autre que lui-même ne lui a demandé de le faire, mais c'est justement la seule voix qu'il écoute : la sienne. Le jour où il s'arrêtera, c'est qu'il sera mort. Comme un chien. Il a de petits yeux malins, le teint d'un homme qui vit dans le vent, des grands cheveux presque blancs et de profondes rides qui creusent ses joues. Il est calme et aimable. Trop. Alors, il faut lui poser une question vraiment con, parce que la connerie ça le fait sauter au plafond. Si

on se fie à son tour de chant, c'est là qu'il devient bon...

— Léo Ferré, qui êtes-vous ?

— Mais je sais pas, mon vieux (excédé, déjà). Faut pas commencer comme ça, sans quoi on ne parlera pas. Ce que je suis, moi, j'en sais rien. Et puis je ne suis rien. Voilà ! J'aime pas ce genre de questions. « Qu'est-ce que vous êtes ? » (ton gnan-gnan). Les gens se prêtent à ce genre de choses dans les interviews, tous. « Qu'est-ce que c'est pour vous la rue, ou je ne sais quoi ? » Qu'est-ce que ça veut dire ? Je ne peux pas donner de définition de moi-même, j'en ai pas, je ne sais pas ce que je suis. Et qu'est-ce que tu es, toi ? T'as un foie, t'as des poumons, comme moi, comme le chien qui passe dans la rue. Quelle différence entre nous et les chiens qui passent dans la rue ? Ils vont pisser comme tu vas pisser tout à l'heure. Si c'est ça une définition, alors je suis un chien qui pisser dans la rue. Je ne sais pas si vous vous pensez, vous autres ; je sais que ça se fait maintenant, les types qui se pensent, qui se cherchent, qui se trouvent, qui se détrouvent, qui se retrouvent, qui se perdent. C'est les sociologues à la petite semaine qui ont inventé ces mots. Il y en a encore un autre... les gens qui... qui...

— Se définissent ?

— C'est ça, qui se définissent. Qu'est-ce que ça veut dire, définir ? C'est difficile, tu sais de définir...

— Bon, mais... On se tutoie ?

— Mais oui, bien sûr, tu parles.

— Dans la mesure où tu es un homme public — peut-être par la force des choses, mais tu chantes tous les soirs devant plus de mille personnes —, tu as quelque chose à donner, non ?

— Je n'ai pas quelque chose à donner. Je suis un type qui fait un métier, je suis un chanteur dit de « variétés » — ouais, je suis un chanteur de variétés, on me l'a dit assez souvent. Et quand je suis sur la scène, je chante parce que c'est comme ça, parce que je suis chanteur — sinon je ne serais pas sur une scène —, je n'ai pas à donner quelque chose à des gens. Je veux dire que ça n'est pas quelque chose de préconçu. Je ne suis pas un apôtre, bien qu'on prétende que je délivre des messages. Ça n'est pas vrai. Le ministre qui envoie un télégramme à la

préfecture de la Lozère, il envoie un mes-

sage, non ? Alors ? On dit que c'est un télégramme. Un journaliste, on dit qu'il fait un éditorial. Moi, on dit « Ferré, il chante des messages ». Ah ! il y a des tas de gens mal foutus. Tout autour de nous gravitent ce qu'on appelle des intermédiaires, et puis des gens qui foutent rien, des glandeurs, etc. C'est embêtant, tu sais, d'être un homme public. Mais je ne peux pas éviter ça. Maintenant, quand je sors de scène, je m'en vais tout de suite. Je suis dans la rue avant les gens. Et ça n'a pas été une chose pensée longtemps à l'avance, c'est venu un jour par hasard. Comme il est venu par hasard que je chante. Sans costume de scène, tu comprends ? Sans rien de spécial. La révolution ça se fait petit à petit, au niveau de l'individu, forcément. Être bourgeois, c'est avoir des pantoufles, mais les avoir dans l'esprit. Même les gens intelligents. Moi, ce que je ne comprends pas, c'est les gens intelligents, et il y en a, qui sont fiers d'avoir la légion d'honneur. C'est extraordinaire, ça. Que les cons aiment avoir la légion d'honneur, je comprends. Mais des gens intelligents, c'est incroyable...

— C'est quoi, un type intelligent ?

— Tiens, un type qui était sensible aux honneurs : il était ce qu'il était, mais Mauriac, c'était un type intelligent. Et Jules Romains, qui est un type très intelligent, et passionné en plus, qui écrivait des choses généreuses et très près de nous, de ce que nous faisons nous autres, maintenant. Bon, ce type, il est devenu complètement gâteux, à cause des honneurs. Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est qu'un type intelligent puisse avoir envie d'honneurs, fasse tout pour entrer à l'Académie Française, par exemple. Pourquoi ?

— Ionesco ?

— Ah ! oui, mais lui c'est pas un type courageux, c'est rien. Tiens, j'ai eu une histoire avec lui une fois, et c'est un dégonflé. Alors, le jour où on m'a dit qu'il voulait entrer à l'Académie, c'est comme s'il était mort. Fini.

— Ils pensent à la postérité, à la sécurité pour après leur mort, je suppose.

— Penser à ce qu'on pensera de toi plus tard ! Moi, la postérité je la conchie, ça ne m'intéresse pas. Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça ? De toute façon, la terre, un jour, ça sera froid et tout sera

mort, Beethoven et Van Gogh avec.

— Un homme public doit-il faire des concessions obligatoirement ?

— Ah ! non. Ou en tout cas, si je fais des concessions, c'est sans le vouloir. Mais dès que je m'en aperçois, je regimbe tout de suite, je mets les choses au point. Mais si parler avec toi, par exemple, est une concession, alors tout est concession. Aller dans la rue aussi, c'est une concession. C'est con, ce mot-là. Pourquoi est-ce que j'admets d'être avec des gens que je ne connais pas, sous prétexte qu'ils représentent un journal ? Parce que mon attachée de presse — celle de Barclay, plus exactement — m'a dit : tu as rendez-vous avec Rock & Folk. J'ai accepté parce que j'ai déjà travaillé avec vous et parce qu'il y a forcément certains rendez-vous que je ne refuse pas, car on me les demande pour ce qu'ils appellent la « promotion ». Si cela est une concession, alors oui, j'en fais.

— Tu disais tout à l'heure que tu disparaissais immédiatement après ton spectacle. Or, il y a des gens qui t'aiment bien qui t'attendent dehors chaque soir, et qui sont déçus.

— Je m'en fous. Je suis peut-être égoïste, mais c'est trop dur pour moi. Tu ne peux pas savoir ce que c'est. J'avais l'habitude de dire à Popaul, mon pianiste, que ces discussions qui durent après le spectacle, souvent jusqu'à deux heures du matin, sont plus fatigantes que le tour de chant lui-même. Le tour de chant est fatigant nerveusement, et après, il fallait subir les questions pendant encore une heure ou deux. Les gens viennent gentiment, demander des autographes, etc., mais cela se terminait toujours mal, parce que parmi ces gens il y en avait toujours qui se croyaient obligés de me demander des comptes. Des jeunes, surtout. Ils parlaient de politique. Mais je ne suis pas un homme politique, je suis même à l'opposé. Il y a là une confusion : parce que je parle de choses actuelles, on dit que je fais de la politique. Eh, merde ! L'histoire de la « Cause du Peuple » est exemplaire à ce propos. Moi, quand j'ai su que Sartre descendait dans la rue pour vendre ce journal, j'ai trouvé ça formidable, et je me suis dit : je lui téléphone et je vais vendre le canard avec lui. Cela parce que je suis un sensible, un passionné.

Et puis j'ai compris qu'il ne fallait pas, parce que si j'y allais, cela serait mal pris. Lui non, mais moi oui. Parce que moi, je suis sur les planches. Alors, je me suis dit que j'allais faire une chanson là-dessus, et puis j'ai pensé que les gens allaient penser encore que... Et c'est pour cela que j'ai pris des précautions oratoires et que j'ai fait cette chanson au conditionnel, « Comme si je vous disais ». Bon, c'est une ruse facile, mais...

— Précautions, c'est un euphémisme. Il faudrait être sourd pour ne pas comprendre ce que cette chanson veut dire.

— Bien sûr. Tu sais, j'ai enlevé la chanson « Les Anarchistes » de mon tour de chant. Elle en était pourtant un pilier, mais je ne voulais pas qu'elle devienne un hymne. Et moi, je devenais un drapeau. Je n'aime pas les drapeaux, même noirs. Le drapeau noir est un beau drapeau, mais c'est encore un drapeau. Et maintenant, ils ont tendance à en faire LE drapeau, alors merde. L'Anarchie, de toute manière, c'est la solitude, et comme personne n'y connaît rien...

— L'Anarchisme...

— Tu vois, tu emploies le mot Anarchisme. Moi, je n'emploie jamais ce mot-là. L'Anarchisme, c'est la formulation politique de l'Anarchie, tandis que l'Anarchie c'est le désespoir de la solitude. La solitude. Et les grands anarchistes que je connais, eh bien tu ne les connaîtras jamais, ils sont terrés quelque part, terrés dans un coin. Ils ne voient personne, ce sont des solitaires, des ermites. Et ceux-là, tu ne peux pas savoir comme ils sont merveilleux. Ce sont des oiseaux, des...

— Individualistes ?

— Mais mon vieux, qui n'est pas individualiste ? Qui est-ce qui bouffe le fromage en ce moment, c'est ton voisin ou c'est toi ? C'est à ce niveau-là, le problème de l'individualisme, au niveau de la bouffe pour commencer, et ça se continue après.

— Mais il y a des gens qui essaient de faire partager leur philosophie à d'autres gens...

— Bof, ceux-là sont des...

— ... et qui, pour ce faire, entrent sur la scène politique. Parfois en se disant anarchistes.

— Des anarchistes, sur la scène poli-

tique ? Il n'y en a pas beaucoup, en tout cas. Non ?

— Lecoin.

— Oui, mais il n'est pas sur la scène politique, ce type. Lui, c'est le Christ, et il l'a payé très cher.

— Mais toi aussi, comme lui, tu deviens politique dans la mesure où tu deviens public.

— Oui. Tiens, j'ai reçu une lettre l'autre jour, qui disait : « tu es un mec ignoble, un mec à torturer ». Anonyme, bien sûr. Et ça, ça m'a frappé. Il y a donc dans Paris un mec, au moins un, qui a dans l'idée de pouvoir faire torturer des gens. Il le ferait ?

— S'il en avait l'occasion et le droit, oui. Les minables sont souvent des tortionnaires en puissance.

— C'est un mec de droite, sûrement.

— Pas si sûr, malheureusement.

— C'est un con, en tout cas.

— Tu crois que les extrémistes se rejoignent dans leurs actes ? Que le dernier des fascistes est finalement identique au dernier des maos ?

— Maos ? Attention, je défends « La cause du peuple » parce que c'est un journal. Ce serait un journal d'extrême-droite, je ferais la même chose.

— Oui ?

— Oui. Mais j'ai beau jeu de dire ça, puisque c'est impossible.

— Tu es veuf, toi aussi ? Comme la France ?

— Oh ! quand tu vois ce qui s'est passé à la mort de ce mec, c'est absolument incroyable : quatre-vingt-quinze pour cent des Français ont été émus, et vachement — je ne parle pas des jeunes, eux s'en foutent. Donc les gens ont besoin de ça, d'un Napoléon. Alors qu'ils se fassent enculer ces gens, merde ! C'est à désespérer. On l'a dans le cul, grrros comme une patate.

— Mais quand tu chantes... tu exprimes tout de même une certaine forme d'espoir, un désir farouche de changement.

— Bof, disons que je crois encore au Père Noël, quoi. Je suis comme un enfant.

— Les gens qui t'écoutent croient en toi, en ce que tu dis.

— Quand les gens regardent une image trop longtemps, cette image devient sainte pour eux, et ses paroles, paroles d'évangile. Il faut faire très attention à (suite p. 96) - PHILIPPE PARINGAUX.



léo ferré

(suite de la page 57)

cela. Mais si je pense à ça en écrivant, alors je n'écris plus. Il y a des gens qui applaudissent avant même d'entrer dans la salle. C'est bête, mais que veux-tu y faire?

— C'est qui, ton public?

— Je ne sais pas, et j'aime autant ne pas le connaître. C'est le trou noir, et ça me suffit. Un artiste ne doit pas connaître son public, pas plus qu'un écrivain ne doit savoir qui le lit. Mais j'en ai tout de même vu un peu de ce public, et je crois qu'il se compose en bonne partie de gens venus, même sans le savoir, voir de près la... le monstre. Ce qui n'exclut pas l'affection. Et puis il y a incontestablement une porte qui s'est ouverte en mai 68, et beaucoup de jeunes viennent m'écouter aujourd'hui qui ne venaient pas avant. L'autre jour, je parlais avec un bourgeois, et dans la conversation il laisse tomber « avant 68 ». Je lui ai dit « ah ! oui, je vous prends sur le fait. Qu'est-ce que vous venez de dire là ? » Avant 68 ! On a l'habitude de dire que mai 68 ça a avorté, mais ça n'est pas vrai du tout. Ça a été grandiose, malgré tout. Ça ne pouvait pas réussir, bien sûr, car ce n'est pas avec des pavés et des inscriptions merveilleuses sur les murs qu'on fait la révolution. Pour faire la révolution, il faut convaincre les cons. C'est pourquoi ça n'est pas possible. Mais Mai 68 a changé bien des esprits.

— Convaincre les cons ou leur piquer leurs pouvoirs...

— Mais si tu prends le pouvoir, tu deviens fasciste toi-même, comme... Castro.

— L'éducation des masses?

— Mon cul.

— Tu as des problèmes avec la censure?

— Non, car j'ai beau jeu. Vraiment, en France, quand on censure les chansonniers, ça veut dire que le fascisme est installé. Je suis un chansonnier, donc je serai le dernier censuré.

— On commence à interdire les journaux : « La Cause du Peuple, « Hara-Kiri »...

— « Hara-Kiri »?

— Oui. Interdit.

— Ah ! c'est incroyable. Je n'en suis pas là, pour l'instant. Et ce dont j'aurais le plus à me plaindre, c'est l'auto-censure, celle des gens qui sont entre le pouvoir et moi : producteurs de radio, de télé, etc. J'ai déjà eu des histoires avec la radio l'année dernière, ils m'avaient coupé des trucs à l'antenne. Cette année ils sont revenus en me promettant que tout mon tour de chant passerait, sans une coupure. Le type. André Blanc, m'a

dit : « si ça ne passe pas intégralement, tu me gifles ». Des mots... Tu crois qu'ils vont passer mon tour de chant intégralement à la radio? A l'ORTF?

— Non.

— Alors je lui casserai la gueule.

— C'est pour quelle émission?

— Le Pop Club.

— Alors tu as une chance. Ils sont pas cons à l'ORTF : ils savent que si ça passe à une heure du matin, il y aura 0,3 % d'écoute. C'est comme ça qu'on s'offre un brin de libéralisme à peu de frais.

— Tu imagines qu'on puisse me faire des histoires pour mon tour de chant?

— Écoute : il y a six mois je t'aurais dit non. Aujourd'hui, je crois que tout est possible. S'ils veulent t'emmerder, c'est facile. Regarde l'exemple du concert Sun Ra. Oh ! ils ne censureront pas, mais ils découvriront tout à coup qu'il n'y a pas assez d'issues de secours, où ils enverront des provocateurs qui foutront la merde dans la salle. Bref, ils trouveront des prétextes. Pour l'instant, tu es encore dans les trop gros poissons, et ça ferait énormément de bruit qu'on t'empêche de nager. Mais c'est l'escalade, et ton tour pourrait bien venir un jour.

— Les flics. Il y a ceux qui portent un uniforme et ceux qui n'en portent pas. Les pires flics, ce sont les gens.

— Et dans ta maison de disques, la censure joue?

— J'ai eu des histoires avec Barclay. Politiquement il n'est rien, rien du tout. Mais en 47 j'avais écrit une chanson qui s'appelait « Mon général ». Elle était adressée par un soldat mort au général, au moment où il commençait ses manœuvres par en dessous pour revenir au pouvoir — il a passé son temps à revenir, ce type —, et quand je suis entré chez Barclay, je l'ai enregistrée. Elle n'est jamais parue. D'après Barclay, les ouvriers de l'usine de pressage étaient venus lui dire qu'ils ne voulaient pas presser ce disque ! Incroyable ! Plus tard, quand j'ai enregistré « Les Anarchistes », le directeur de la boîte se gargarisait — juriste et tout — en disant qu'il y avait dans cette chanson dix-sept chefs d'accusation. Il a retardé la sortie du disque pendant deux mois.

— Il s'est passé un truc à Europe 1, récemment avec Jacques Paoli, qui s'est ensuite excusé.

— Excusé? Auprès du public, pas auprès de moi. Et en me traînant dans la merde, encore. Ah ! Ah ! Je te raconte les faits précis : « Benoît Misère », mon livre, vient d'être édité — un peu malgré moi, car je l'ai écrit il y a quatorze ans —, et il n'a rien à voir avec le chanteur que je suis. Un jour j'ai été à Europe, à midi, interviewé par un type qui commence comme ça : « Voilà, Léo Ferré vient présenter son livre « Benoît Misère », Léo Ferré qui, comme chacun le sait, possède

une Rolls... » Alors j'ai mis les choses au point en lui disant que j'avais une DS break, qu'elle était devant la porte s'il voulait la voir, et que ce qu'il disait, il le disait avec un très sale esprit. Et je lui ai dit que j'avais les cheveux longs, comme ce petit mec de dix-huit ans qui s'est fait brûler devant son usine, dans la Sarthe. Une bonne femme est intervenue pour dire « mais Monsieur, c'était pour la sécurité », et je lui ai dit de la fermer. Et puis j'ai parlé du patron de cette usine en disant que dans PDG il y a PD. Bon, c'est grossier, et alors? Je suis parti en disant que cette histoire était de toute façon beaucoup plus intéressante que mon livre. Le lendemain Paoli s'est excusé auprès des auditeurs en disant que j'avais été très grossier mais que, hein, venant de qui ça venait... Tu vois le truc. Alors j'ai écrit au directeur d'Europe en lui disant que pour moi son poste n'existait plus, en lui demandant de ne plus jamais passer mes disques à l'antenne. Il continue d'en passer... Je ne mettrai plus jamais les pieds dans cette baraque.

— Et la presse?

— Tiens, une autre histoire récente : Michel Lancelot, qui essaie de se recycler à la télévision, m'appelle un jour pour faire une émission avec Brassens et moi. J'arrive, on me dit que c'est une émission de Michèle Arnaud. Je refuse donc de la faire, car il y a un cadavre entre cette femme et moi depuis dix-sept ans. Depuis 1953 exactement. Là-dessus, arrive Georges qui me dit que je dois avoir mes raisons et que le mieux c'est qu'on s'en aille tous les deux avant qu'elle arrive. Lancelot se pointe, Georges l'engueule. Michel se défend en disant que c'est sa séquence à lui, comme Bouvard à la sienne, et Chancel aussi, etc. C'était tellement vrai que « France Soir » annonçait en gros titre « Michel Arnaud présente le duel Brassens-Ferré ! Je m'en vais, Georges reste pour ne pas laisser tomber Michel.

Le lendemain dans l'Aurore : « Dès que Léo Ferré a vu Brassens, il est parti. » Voilà. Il y a des journaux avec lesquels je ne travaillerai plus jamais : le Figaro, l'Aurore, Paris-Jour, et même le Nouvel Observateur. Ils ne peuvent pas me blâmer dans ce canard. Et pourtant ça s'appelle Le Nouvel Observateur ! Ah ! quand tu vois les journalistes, ils sont charmants, ils sont gentils, tu ne peux pas savoir. Quand je rencontre Monsieur Carrière du Figaro, il me dit « mon cher ami »... et c'est un sale type qui me poursuit de sa haine conne depuis vingt ans. Qu'est-ce que je lui ai fait ? Ce type n'est pas capable d'écouter. C'est un critique musical sourd ! Pourquoi ne me laisse-t-il pas tomber ? Pourquoi éprouve-t-il le besoin de parler de moi ? Une seule fois, connement, il m'a rendu un grand service pour ma publicité : il a voulu être méchant dans son article de

l'année dernière, et il a fait un mot qu'on a repris nous-mêmes dans le programme tellement ça nous faisait marrer : il avait écrit « la clique de Nanterre est devenue la claque de Bobino ». Forcément, n'est-ce pas, à Nanterre il n'y a qu'une clique... pour le Figaro.

— On t'a déjà demandé de devenir le porte-parole d'un groupe politique, d'une idéologie?

— Une fois, des types qui s'occupaient d'un groupe vaguement anar sont venus me voir pour me demander d'en prendre la tête. Je leur ai demandé s'ils étaient fous. Voilà. De toute manière, même si je voulais le faire, je n'aurais aucun talent pour ça.

— Tu parles de choses réelles, pendant ton tour de chant, de choses qui dérangent.

— J'ai vu un type de la télé l'autre jour ; il venait de faire un reportage qui ne pouvait pas passer pour des raisons « techniques ». Les voilà, les raisons techniques : il avait été filmer une usine du côté de Puteaux, dans laquelle des jeunes filles de dix-sept, dix-huit ans — qui gagnent tu imagines combien — sont payées à la pièce pour attraper des morceaux de fer brûlants au sortir de la forme et les baigner dans l'huile. Elles ont des gants, évidemment, mais comme elles sont payées au rendement, elles les enlèvent ces gants. Elles sortent de là, le soir, avec des mains énormes, enflées comme des boudins. Elles ont dix-sept ans... C'est ignoble, ça, mais personne ne le sait. Et quand tu le dis aux gens, ça les emmerde ; ils t'en veulent de les avoir dérangés.

— De la musique sur ces choses-là, ça ne va pas trop bien. Je veux dire que faire une chanson d'une chose si terrible, ça se réduit à faire de la musique, quelque chose de joli qui dérange moins qu'une vérité crue. Les gens ont toujours tendance à prendre les chansons pour... des chansons, non?

— Si. Et c'est pourquoi quand je parle de ces choses-là, je récite bien plus que je ne chante. Ça a bien plus d'impact.

— Tu vis comment? Comme ces vieux anars dont tu parlais tout à l'heure? En ermite?

— Non, parce que j'ai des attaches. Je suis un sentimental. Mais je suis un type seul. J'ai été longtemps un chien en laisse et en collier. Un jour, j'ai enlevé le collier et la laisse. Je suis toujours un chien, mais libre. J'aime bien aller en Italie. C'est bon, de se dépayser. Mais, tu sais, là-bas ils sont encore plus cons qu'ici pour les cheveux longs. « Capelloni », ils disent. Alors moi, avec ces cheveux à mon âge, tu penses qu'on me remarque partout, même si on ne me reconnaît pas. Et comme ça m'énerve, à chaque fois que j'entre dans un endroit public, je gueule « capelloni ! ». Les gens regardent ailleurs, horriblement gênés. Ils ont honte pour moi.

— Tu vas écrire d'autres bouquins?

— Je ne sais pas. Peut-être un sur l'Anarchie, sur la solitude, ma solitude. Et puis j'aimerais bien écrire un bouquin qui soit complètement inventé. J'aime bien écrire à la machine, ça donne aux mots un caractère définitif qui convient à mon âme d'imprimeur. Je fais de l'imprimerie. Bon, alors je me mets devant ma machine et je tape, je m'arrête pour réfléchir et je recommence. C'est comme ça que j'ai écrit ce texte, « La violence et l'ennui » d'où j'ai extrait « Le chien » l'an dernier et, en complément, le début du « Chien » cette année. Le texte de « Comme si je vous disais », je l'ai écrit la veille de mon début à Bobino, dans une chambre d'hôtel. Parce qu'il fallait que je parle de ces choses-là, je le sentais depuis longtemps sans pouvoir le formuler. Un jour, c'est venu. Même chose pour « Quand je fumerai autre chose que des Celtiques ».

— On peut, un peu?

— « Quand je fumerai autre chose que des Celtiques, je veux être drapé de noir et de raison, battre de l'aile au bord de l'enfer démocrate et cracher sur Trotsky, sur Lénine et Socrate, et qu'on dise de moi « mon Dieu qu'il était con. Il n'aimait rien de ce qu'on lui fit aimer et marchait seul devant le troupeau utopique, il croyait que l'amour c'est comme la musique, alors que votre amour c'est immatriculé ». Moi je suis con ma foi, mais fleur noire à la face. Fini le temps des bombes, aujourd'hui on transige, on groupuscule, on parlemente et l'on exige d'un mec à cheveux longs qu'il crame ou qu'il s'efface. Quand je fumerai autre chose que des Celtiques, je veux mourir là-bas, tout seul au bout du quai, tiré à quatre chiens dans la nuit camarade, avec à son piano mon hinou-sérénade qui n'y voit que la nuit pour mieux m'accompagner. Alors nous fumerons nos dernières Celtiques. »

— Qu'est-ce qui t'émeut?

— Les gens intelligents. C'est merveilleux. C'est la seule chose qui m'émeuve, avec les chevaux fatigués qui vont à l'abattoir, avec les chiens aussi. L'intelligence, c'est l'amour.

— Tu fais un rapprochement entre les gens intelligents et les chevaux qui vont à l'abattoir?

— Oui. Tous réunis. Oui. Souvent, les gens très intelligents deviennent indifférents. Ça me travaille, ça, j'aimerais bien être indifférent, être assis dans un fauteuil, comme au théâtre, et attendre la mort.

— Qui vit avec toi?

— Peu de gens, très peu. Des frangins, qui me sont arrivés par hasard. On ne choisit pas ses frères, ça n'est pas vrai. Ils arrivent ou n'arrivent pas.

— Et les gens qui font le même métier que toi?

— Je n'en connais pas, je ne les vois pas. Ils sont « occupés », « affairés »,

ils sont « pris ». Et ils ne pensent qu'à eux-mêmes. Chaque matin ils se regardent dans leur glace en se disant « je suis le plus grand ». Comme si on ne venait pas toujours après quelques autres. Je sais bien, moi, que je suis le fils de quelqu'un, ou de quelques-uns. Mais je regrette qu'on ne puisse pas se rencontrer et discuter sans arrière-pensées, en se disant tout. C'est impossible. Et pourtant, je suis capable, moi, de faire ça. Et c'est peut-être parce que j'en suis capable que je trouve pas l'autre. Regarde Aragon : il est ce qu'il est politiquement, je m'en fous ; Aragon, c'est un anar dans le fond, il a été « drivé » par je ne sais quoi. Il est gentil, ce type, tu ne peux pas savoir, mais il a un grand problème dans sa vie : lui-même. Il faudrait pouvoir se mettre dans la tête des autres pour parler avec eux. Si je suis avec un maçon, eh bien je deviens maçon et je ne suis pas plus que lui, je ne le regarde pas avec des yeux d'intellectuel.

— Tu parles beaucoup de violence, dans ton tour de chant.

— Tu sais, la violence ça n'est pas forcément le coup de poing dans la gueule ou la mitrailleuse. Je crois que c'est avant tout une attitude intellectuelle. Dire non, mais en toute mauvaise foi, au fond, c'est ça. On parlait du général, tout à l'heure : eh, bien, même ses ennemis disent, « oui, quand même... ». Et moi je leur dis : « vous êtes marrons parce que moi, même si je pouvais penser « quand même », je m'en empêcherais. Parce que, mauvaise foi comprise, je ne suis pas d'accord ». Voilà, c'est ça la violence intellectuelle : l'emploi de la malhonnêteté pour une idée précise. Et puis, ça n'est pas important d'être malhonnête vis-à-vis de gens comme eux... C'est une attitude en face de ces gens-là, et Dieu sait si leur aplâissement devant cette mort somme toute parfaitement normale pour un vieillard me donne raison. Moi, je pleure en lisant un livre terrible, qui s'appelle « Les ouvriers ». C'est une somme d'interviews d'ouvriers ou de femmes d'ouvriers, et c'est tragique. Il faut le lire.

— Les ouvriers ne viennent pas à ton tour de chant.

— Je crois qu'ils ne peuvent pas. Mais je voudrais bien faire des choses pour eux. Je suis prêt.

— Va à eux.

— D'accord, mais comment? Le temps, je m'en arrangerais ; l'argent aussi, car je chanterais pour rien. Mais qui va organiser ça, des concerts dans les usines? Ce que j'ai fait à la Mutualité l'an dernier, j'ai essayé de le faire en province : personne n'est venu, ou presque. Les places à quinze francs étaient prises, celles à cinq francs vides. Alors? Les gens vont voir Mireille Mathieu. — Propos recueillis par PHILIPPE PARINGAUX.